

DES GARÇONS DE PROVINCE de Gaël Lépingle

Trois douces histoires de ruralité queer et teintées de mélancolie.

Du désir fou qui naît du surgissement d'une drag-queen venue de Paris jusqu'à une déambulation laconique dans un petit village en passant par une rencontre avec un photographe pour réaliser des photos de charme, Gaël Lépingle – qui signait *L'Été nucléaire*, sorti en mai dernier – esquisse le récit en trois temps de trois jeunes garçons habitant à la campagne. Ne se croisant jamais dans un même espace, très différents les uns des autres (singularité soulignée par un format de prises de vue propre à chaque épisode, du 1:33 au CinémaScope), les personnages sont saisis dans des portraits successifs, comme pour mieux dire les doutes et la mélancolie qui les lient. Coécrites avec Michaël Dacheux (auteur du joli *L'Amour debout* en 2019), ces trois courtes histoires teintées de mélancolie



tchékhovienne forment un kaléidoscope enveloppé de douceur sur l'expérience homosexuelle dans un cadre rural. Comme dans les pièces du dramaturge russe, les personnages rêvent d'ailleurs. Il faut quitter l'apathie du quotidien pour mieux s'extirper de sa condition. S'échapper n'est pourtant pas chose aisée. Certains franchiront le pas et d'autres non, ou en tout cas pas encore. Que la fuite soit consommée ou non, *Des garçons de province* capture un moment de bascule dans la vie des trois protagonistes, amenés à préciser et assurer leur identité autrefois sourde et le plus souvent invisibilisée. Peut-on alors habiter un espace si l'on ne peut s'épanouir dans son être ? Cette question

posée en creux pendant tout le film trouve sa plus belle incarnation dans le deuxième épisode du triptyque, suivant un jeune homme qui déambule dans son village sur des talons. La ligne claire de ce récit quasiment muet et l'anguleux dépouillement des cadres qui évoquent les films de Damien Manivel dépeignent une silhouette en mouvement, marchant sur du vide. Si la dernière image de ce fragment ne précisera pas s'il s'agit d'une nouvelle attente ou d'une fuite en avant pour l'homme en talons, celui-ci aura, le temps d'une journée, appris de ce vide.

♥ Ludovic Béot

Des garçons de province de Gaël Lépingle, avec Léo Pochat, Yves-Batek Mendy, Édouard Prévot (Fr., 2022, 1 h 24). En salle le 1^{er} février.

Gaël Lépingle filme le monde rural avec poésie

« Des garçons de province » et « Seuls les pirates » sont à découvrir en salle à partir du 1^{er} février

CINÉMA

C'est un chic à rebours du parisianisme ambiant qui caractérise le cinéaste Gaël Lépingle qu'on rencontre dans un café de la place de la Bastille, à Paris : casquette de titi vissée sur le crâne, chemise à carreaux aux couleurs bariolées, alliant audacieusement les archétypes urbains et campagnards. De *Seuls les pirates* (2018) et *Des garçons de province* (2022), deux de ses longs-métrages qui sortent groupés mercredi 1^{er} février, la « province » – dont le terme est ici explicitement préféré aux plus consensuels « région » ou « territoire » – constitue la géographie affective. « Au fond, c'est moins un décor qu'un temps suspendu, précise de lui-même le réalisateur. *Le temps de mon adolescence, avec la difficulté de trouver un ancrage dans mon époque, en vivant beaucoup par la procuration du cinéma ou de la littérature. Je me suis forgé avec un imaginaire très XIX^e siècle, m'identifiant aux héros de Balzac ou de Maupassant, qui montaient à Paris.* »

Des garçons de province, le plus récent, dit en trois histoires l'alan-guissement de jeunes gays dans des bourgs endormis où le désir doit être vécu entre les lignes. *Seuls les pirates*, tourné en 2018 avec ses anciens camarades du conservatoire d'Orléans (« *Il s'agissait de les retrouver: qu'étaient-ils devenus vingt ans après?* »), chronique la fermeture d'un théâtre de quartier sous le coup de l'urbanisation.

A chaque fois, les personnages de Gaël Lépingle sont des gens ordinaires, cette majorité silencieuse à laquelle le cinéma prête peu attention. « *Il y a eu une rupture brutale dans le cinéma français des années 1990*, explique-t-il. *Je me rendais compte que la classe moyenne des lotissements – mes parents, mes voisins – n'existait pas, alors quelle était encore racontée, quinze ans auparavant, par les Claire Devers, Gérard Frot-Coutaz ou Jean-Pierre Limosin. Cette*

promesse était brisée, le cinéma d'auteur français ne la tenait plus. »

Né en 1972, le cinéaste grandit « *dans un lotissement de l'agglomération orléanaise. Ma mère, qui était prof, raconte-t-il, nous emmenait voir, mon frère et moi, des films politiques ou engagés. Et mon père nous montrait les films hollywoodiens des années 1950. Je fais alors une fixation sur le costume: ces acteurs virils qui, dans les films de cape et d'épée, portaient bottes et collants, soit des attributs plutôt féminins. Quand je passe le conservatoire d'art dramatique, ce qui me plaît, c'est de pouvoir devenir un chevalier – c'est Claudel ou Victor Hugo!* »

Dans son premier long-métrage, *Julien* (2010), un adolescent de la Beauce tenait un rôle de chevalier dans un spectacle de village estival. Le suivant, *Une jolie vallée* (2015), suivait un chœur d'amateurs du Tarn montant en opérette *Les Trois Mousquetaires*, d'après Dumas. Tous deux relèvent du genre documentaire, mais baignent dans un imaginaire aventureux. « *C'est par le documentaire que quelque chose de mon rapport au cinéma s'est dénoué*, reconnaît le réalisateur. *J'y ai trouvé la bonne distance entre mon goût du cinéma hollywoodien et une certaine légèreté du passage à l'acte, grâce au numérique et aux petites caméras apparues courant 2000-2010.* »

Un « sentiment d'injustice »

Entre l'économie de bouts de chandelle du documentaire et celle de *L'Été nucléaire* (2020), fiction d'anticipation, il y a un monde qui, pour valoir la qualité de cinéaste, ne permet pas forcément de vivre du cinéma. « *J'ai gagné ma vie autrement*, éclaircit-il. *Un de mes amis d'Orléans, Julien Joubert, compose des opéras. Il m'a confié l'écriture des livrets, c'est-à-dire l'histoire et les chansons. Parfois, je m'occupais même de la mise en scène, en dirigeant plutôt des amateurs, mais pas seulement. Le travail s'est intensifié avec la Fabrique Opéra Val de Loire, où j'ai pu monter Faust, La Traviata, West Side Story...* »

« *Le cinéma peut s'avérer très inhibant*, confie-t-il, *alors qu'avec le spectacle vivant il y a la joie d'être dans le présent.* » Cette dichotomie entre théâtre et cinéma, frères ennemis traditionnels, n'empêche pas Lépingle d'intervenir aussi dans le champ de la cinéphilie. Il fut notamment le principal artisan de la redécouverte de Guy Gilles, cinéaste enfoui et petit frère négligé de la Nouvelle Vague, auquel il a consacré un film (*Guy Gilles et le temps désaccordé*, 2008), maintes rétrospectives et d'inlassables écrits. Dernièrement, sa passion des actrices a pris la forme d'un essai inspiré, *Rita Hayworth* (Les Editions de l'Œil, 224 pages, 25 euros), sur l'inoubliable interprète de *Gilda* (1946) et de *La Dame de Shanghai* (1947).

« C'est par le documentaire que mon rapport au cinéma s'est dénoué »

GAËL LÉPINGLE
réalisateur

Seuls les pirates, fondé sur le vécu de sa troupe d'acteurs, a été tourné dans l'urgence, sous le coup de la menace d'expulsion qui concernait son interprète principal, Ludovic Douare, chassé de son théâtre, également atteint d'un cancer de la gorge. Toutes choses réelles que la fiction intègre, dans une minigalaxie de personnages désaxés. L'affect moteur est celui d'une certaine « colère », et même d'un « sentiment d'injustice », démêle le réalisateur, qui évoque ici « *l'abandon des pauvres et des petits par les politiques publiques. Je voyais beaucoup de mes anciens amis s'être enfoncés dans la pauvreté, exclus par les réformes de l'urbanisme.* »

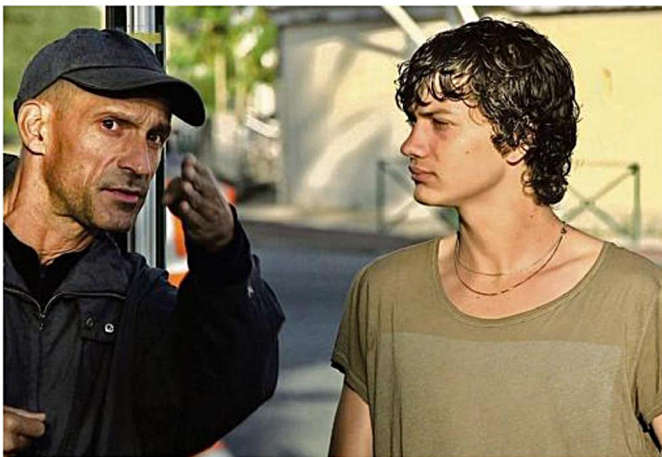
Des garçons de province, qui emprunte sa forme en trois volets aux recueils de nouvelles, s'attelle, quant à lui, au « *décentrement des représentations LGBT* », qui, selon le réalisateur, « *restent majoritairement urbaines, nocturnes, branchées.* » « *J'ai voulu replacer mes personnages de jeunes gays, tout à fait solubles à Paris, dans des endroits où on ne les voit pas souvent, et dont pourtant*

beaucoup viennent. » Petites villes, zones semi-rurales, lotissements anonymes, campagnes engourdis, où peut débarquer une troupe de drags intempêtes, faisant tourner la tête d'un jeune restaurateur, où un adolescent peut décider, sur un coup de tête, et sous les yeux ahuris des voisins, de déambuler en talons.

Cette poésie de l'écart, toute en lignes de fuite, définit bien le cinéma de Gaël Lépingle : une façon de surprendre, dans le morne ordinaire, quels fantasmes et quelle mélancolie gisent tout au fond. ■

MATHIEU MACHERET

Des garçons de province (2022) et *Seuls les pirates* (2018), films français de Gaël Lépingle. Sortie en salle mercredi 1^{er} février.



Gaël Lépingle (à gauche) et Edouard Prévot, sur le tournage du film « Des garçons de province », en 2021. HANU FILMS



Edouard Prévot dans « Des garçons de province » (2022), de Gaël Lépingle. LA TRAVERSE

Le Monde
MERCREDI 1^{er} FÉVRIER 2023

Des pirates et des talons aiguilles

Deux longs-métrages de Gaël Lépingle sortent en salle simultanément

DES GARÇONS DE PROVINCE

SEULS LES PIRATES



Pour sonder le pays, en ramener des instantanés qui ne soient pas des clichés, Gaël Lépingle décentre la caméra, la pose dans une ville moyenne, pas trop loin de Paris, un entre-deux de bitume avec sa zone artisanale, pavillonnaire... Il ne cherche pas de situation extrême mais raconte la vie des gens, dans la France des années 2015-2020 qui se voudrait irréprochable, égalitaire, écologique, et non discriminante bien sûr.

Si le distributeur La Traverse fait le pari de sortir en salle, mercredi 1^{er} février, deux longs-métrages du cinéaste, *Seuls les pirates* (2018) et *Des garçons de province* (2022), c'est sans doute parce que circule entre les deux un air du temps invisible, que seul le cinéma peut révéler. Si l'on devait trouver à tout prix un trait d'union, ce pourrait être le goût du costume.

Dans *Seuls les pirates*, tourné dans l'agglomération orléanaise, le théâtre et ses spectacles de cape et d'épée, collants chair et vestes brodées, sont au centre de la vie de Géro : le metteur en scène précaire, atteint d'un cancer de la

gorge, gère un petit lieu appelé à disparaître, du fait d'un programme de rénovation urbaine. L'artiste n'est même pas confronté à des élus en guerre contre les « cultureux ». Au contraire, le discours politique se veut rassurant, les services municipaux proposent un logement alternatif, que l'on suppose plus confortable – pardon, écoresponsable – tandis que les avis d'expulsion s'entassent. Géro est aussi un pirate parce qu'il a pris l'habitude de voler sur des chantiers, avec sa bande. Il se dit anarchiste, mais son neveu, jeune activiste loin d'être un blanc-bec, le remet à sa place : « Vous faites quoi de révolutionnaire? »

Vivre ses fantasmes

Les gays, eux, ont déjà fait leur révolution, même s'il reste des combats à mener, contre l'homophobie par exemple, mais il n'est pas question de cela dans *Des garçons de province* : le travestissement, comme désir de vivre ses fantasmes – même si l'on n'habite pas dans une grande métropole –, est la matrice de ce film en trois volets, littéraire en forme de nouvelles, qui résonne, en moins onirique, avec l'œuvre de Portugais Joao Pedro Rodrigues – *O Fantasma* (2000), *La Dernière Fois que j'ai vu Macao* (2012), etc.

Voici, rapidement brossées, les histoires : une troupe queer arrive

Si l'on devait trouver un trait d'union aux deux films, ce pourrait être le goût du costume

bruyamment en tournée dans une petite ville. On ne peut pas les rater dans leurs tenues – Gaël Lépingle va à fond. Parmi les performeurs, un jeune homme blond platine (Léo Pochat) au corps sculptural fait chavirer le cœur de Youcef (Yves-Batek Mendy), employé de boîte de nuit, en couple avec son copain restaurateur. Nous voici en lisière du bovarysme, transposé au XXI^e siècle, dans un couple homo. Le cinéaste rebat les cartes de la subversion : peu importe le genre ou l'orientation sexuelle, les histoires d'amour sont universelles, et les tourments de Youcef s'inscrivent dans une banalité, au bon sens du terme.

Enigmatique, non résolu, déjouant le fétichisme, le deuxième récit est un pur moment de cinéma : un adolescent longiligne, en short, étend le linge dans la maison familiale, puis il sort, enfle les sandales de sa sœur. Il trace son chemin, bruit

des talons hauts sur le trottoir, silhouette captée en plan large... La traversée nous aimante jusqu'à ce qu'il atteigne une grille où l'attend un amoureux transi.

Pour finir, voici un beau garçon que l'on est persuadé d'avoir déjà vu – Léo Pochat, cette fois-ci en brun. Il arrive devant une maison bourgeoise, où il a rendez-vous pour une étrange séance. Un enseignant, la soixantaine, prend en photo de jeunes éphèbes dans des poses suggestives, dénudés sous un costume de corsaire, ou de pirate bien sûr. Encore une fois, il ne faut pas guetter ici le dérapage, ni l'agression. Tout est plus subtil, et compliqué, entre ces deux êtres qui ont chacun leurs zones d'ombre. Un prof qui a besoin de soupapes et s'autorise ces activités clandestines pour ne pas étouffer. Un danseur qui se prête au jeu, empoche l'argent, éprouve un mélange d'affection et de dégoût pour ce « vieux ». Ça pourrait faire une chanson, Gaël Lépingle en fait un film, plus qu'envoûtant. ■

CLARISSE FABRE

Des garçons de province (2022), film français de Gaël Lépingle. Avec Léo Pochat, Yves-Batek Mendy, Edouard Prévot (1 h 24). *Seuls les pirates* (2018), film français de Gaël Lépingle. Avec Delphine Chuillot, Ludovic Douare, Renan Prévot (1 h 29).

Des garçons de province

Critique par **Hélène Marzolf Frédéric Strauss**

Publié le 30/01/2023

C'est l'homme des étonnants parcours. On a d'abord connu GAËL LÉPINGLE à travers son étude sur le cinéaste Guy Gilles (parue chez Yellow Now), et on peut le lire à nouveau ce mois-ci, avec le livre qu'il publie sur Rita Hayworth (aux Éditions de l'œil). L'an dernier, on découvrait son premier long métrage de fiction, *L'Été nucléaire*, un film catastrophe dont on aimait surtout les paysages de campagne, déjà présents dans son documentaire *Julien* (à voir sur la plateforme Tënk). Le voici de retour avec une double sortie : *Seuls les pirates*, qui date de 2018 et *DES GARÇONS DE PROVINCE*, qui l'impose une fois pour toutes.

Le parcours à part se poursuit et s'enhardit : dans des coins perdus de l'Aube et du Loiret, l'aventure arrive. Une troupe de drag-queens vient donner un spectacle dans un restaurant. Un jeune homme met des sandales à talons pour marcher dans la rue. Un autre vient faire des photos chez un homme seul, qui aime faire porter des vêtements théâtraux à ses modèles. Au fil de ces trois histoires où tout est de passage, Gaël Lépingle fait se croiser des lieux ordinaires, habités par la solitude, et des rêveurs prêts pour l'extraordinaire. Ainsi, le restaurateur, qui partirait bien sur les routes avec le cabaret ambulante, et le photographe amateur, qui réinvente ceux qu'il invite devant l'objectif. Superbe film d'atmosphère, *Des garçons de province* crée simultanément un romanesque en effervescence et une mélancolie poignante, qui frôle le vide du désenchantement. Un bonheur de cinéma.



Périphériques solitudes

par Pierre Eugène

Dans *Seuls les pirates* (Grand Prix du FID en 2018, enfin en salles), Géro, qui se rêve hors-la-loi et hors-sol, tente de maintenir actif son petit théâtre, privé de subventions, et se retrouve menacé de délogement par la construction d'un éco-quartier. La responsable de la mairie fantasme en novlangue mais avec sincérité un « vivre ensemble » écologique. Le neveu rêveur de Géro, venu écrire chez lui une histoire d'aventure, sera jeté sur les routes de la verte campagne dans une intrigue à la *Moonfleet*. En cherchant à créer de la fiction là où rien ni personne ne l'attend, les personnages de Gaël Lépingle redoublent le projet esthétique de son cinéma : inventer une réalité habitable, avec toujours un pied dans l'imaginaire.

Le cinéaste ne sublime pourtant rien, il filme ses décors naturels, intérieurs ou extérieurs, avec un soin qui exclut tout enjolivement et tout décoratisme. L'intensité tient aux mots et à la fantaisie de ses comédiens (pour beaucoup des amis, anciens condisciples du Conservatoire régional d'Orléans vivant dans la région), dont les personnages évoluent, se métamorphosent. À l'instar de la voix rauque de Géro (Ludovic Douare), qui se remet d'un cancer à la gorge (en continuant de cloper) : d'abord chuchotée, elle s'éclaircit jusqu'à lui permettre de remonter sur scène, d'apostropher la cantonade en saillies rageuses. La forme du film se transforme elle-même comme le navire Argo : débutant par un récit choral trépidant sur le projet de rénovation urbaine, en scénettes éclatées et quasi documentaires, il se réoriente vers un thriller contemplatif sur les paysages de la région orléanaise et s'achève en plein univers théâtral, avec cœur, récit oral et déclamations.

Comme dans les autres films de Lépingle (*Julien*, 2010 ; *L'Été nucléaire*, 2020), les personnages oscillent entre partir et trouver les ressources pour rester. Dans *Des garçons de province*, les intérieurs sans qualités, montrés dans

leur terne pesanteur mobilière, ajoutent au sentiment de claustrophobie la tristesse diffuse de ce qui reste sagement « à sa place ». Dans le premier récit du film (qui en compte trois), un jeune homme qui rêve de suivre sur les routes une troupe de cabaret de travestis hauts en couleur, coincé dans un projet de restaurant voulu par son compagnon, les regarde s'éloigner vêtu des mêmes teintes que la déco du projet immobilier sédentaire. L'homosexualité des protagonistes provinciaux, au cœur de chaque récit, est abordée sur son versant relationnel, tournant autour de ce nœud d'intime et de social qu'est l'outing, où s'entrelacent visibilité, séduction et dialogue pour que se « passe » quelque chose. Lépingle observe avec précision des gestes réservés, hautains ou délicats,

SEULS LES PIRATES

France, 2018

Réalisation, scénario Gaël Lépingle

Image Vianney Lambert

Son Vincent Reignier, Romain Ozanne, Gilles Bénardeau

Montage Benoît Quinon

Interprétation Delphine Chuillot, Ludovic Douare, Renan

Prévo, Sophie Jude, Georges Gay

Production Perspective Films, Cent Soleils

Distribution La Traverse

Durée 1h29

Sortie 1^{er} février

DES GARÇONS DE PROVINCE

France, 2022

Réalisation Gaël Lépingle

Scénario Michaël Dacheux, Gaël Lépingle

Image Dorian Lebeau, Vianney Lambert

Son Jérôme Petit

Montage Guillaume Lillo

Musique Arthur B. Gillette

Interprétation Léo Pochat, Yves-Batek Mendy, Edouard

Prévo, Serge Renko

Production Haïku Films

Distribution La Traverse

Durée 1h24

Sortie 1^{er} février

des sourires crispés ou une fausse nonchalance, tous ces jeux de distance et de regards que déploient ceux qui cherchent par un comportement *bigger than life*, par des jeux de rôles ou des provocations d'enfants, à réanimer la réalité exsangue et sourde qui les entoure. Le chemin de provocation d'un jeune bachelier aux longues jambes dans le deuxième récit, qui parcourt son village en mini-short et talons hauts à la veille de le quitter par la grâce de Parcoursup, ne suscitera in situ aucune réaction. Mais il aura vécu son rêve de Cendrillon, se sera essayé à devenir visible et, donc, autrement désiré. Autre danse d'approche et de rejet dans la troisième histoire, entre deux modes de vie et deux âges emmêlés dans leurs contradictions et leurs blocages, tentant de capturer désespérément, au-delà de l'apparence et du charnel, quelque chose du désir de l'autre.

Dans ces deux films, ce qui sauve à chaque fois les personnages d'une irrésoluble solitude, c'est cette part de rêve très matérielle qui en passe par le déguisement, le travestissement, oripeaux dérisoires, mais qui permettent au soi de devenir un peu un autre. Le théâtre et le cabaret ouvrent au sein de la gangue sociale un espace hétérotopique, où entrent des émotions venues d'ailleurs. ■



Seuls les pirates.



Des garçons de province.

Ses provinciales

Entretien avec Gaël Lépingle



Dans *Des garçons de province*, chacune des trois parties se différencie par son format : scope, 16/9, puis 4/3, avant un retour au scope pour l'épilogue à Paris. Pourquoi un choix si visible ?

Je savais qu'on ne se servirait pas de cartons pour séparer les trois volets, et le changement de formats permettait d'isoler les récits et les personnages dans des boîtes étanches – surtout qu'il s'agissait d'histoires de solitude et d'isolement. Mais il y avait aussi une nécessité plus profonde. Le mot « province » du titre fait référence à la province comme un lieu, mais aussi surtout comme un temps suspendu. C'est la sensation que j'avais, à mes 15-20 ans, et j'avais l'impression que ce souvenir pouvait se relier à quelque chose de contemporain : la communauté LGBTQIA+ se retrouve souvent dans des lieux plutôt urbains, branchés et nocturnes, alors que les endroits du film, ces agglomérations

isolées, sont tout le contraire. Quand on y habite, on s'en sort par la projection, le rêve, le fantasme, et en l'occurrence par le costume et le travestissement. Ma façon de m'habiller, comme cinéaste, ce sont les différents formats du film – au risque peut-être de l'exercice de style. Ces histoires de jeunesse, très intimes, je sais que je ne vais plus trop les filmer, ça commence à devenir trop lointain. Ce film devait donc combler un appétit très large, comme si je rassemblais tous les films que je pouvais faire sur ces histoires dans un seul, qui est mon plus personnel jusqu'ici, je pense.

Mais ces espaces, ces agglomérations ont justement beaucoup évolué depuis le temps de vos souvenirs : d'où toutes ces scènes sur des routes périurbaines, des parkings...

Le temps ne passe pas, mais l'espace change. C'est très juste. J'ai été obligé

de faire avec ça en essayant de ne pas le juger. C'est du réel, ça existe, avec ses couleurs, ses matières. Ça m'oblige à me poser des questions de mise en scène et de cadrage que je ne me serais pas posées autrement. Et ça empêche le travail de réminiscence, l'enjolivement.

Vous parlez de risque d'enjolivement, d'exercice de style... C'est une préoccupation forte chez vous ?

J'essaie au maximum de me débarrasser du style, mais il reste des choses (*rires*). Plus je vieillis, plus je crois que la mise en scène c'est l'absence du style. En ce moment, je regarde beaucoup de films de Lino Brocka et d'Eloy de la Iglesia, et leur façon de se débarrasser du style me semble extraordinaire. Dans mes films, je commence par penser à des mouvements d'appareil sophistiqués et après, à cause de cette volonté mais aussi pour une question de moyens, je tends à enlever. La plus grande beauté, c'est la simplicité et, si j'étais un peu provocateur, je dirais la platitude.

Il y a aussi une harmonisation entre mise en scène et réalisme des espaces. Par exemple, dans *Seuls les pirates*, la mort de madame Briard dans son lieu de travail : elle tombe entre le bureau et la fenêtre, et y accéder pour l'assister est compliqué. Ça crée une gêne qui épouse la réalité du lieu et de la situation.

L'une des raisons pour lesquelles j'ai du mal avec un certain cinéma français bien financé actuel, c'est le décor. Je n'y crois plus, aux décors, ils sont trop mis en avant, y compris dans le cinéma d'auteur. C'est trop. Trop bien, trop bien ajusté, trop riche, trop beau. Il y a une prise d'otage par les chefs déco. Au contraire, je trouve stimulant et joyeux de voir un film et de pouvoir me demander comment ils ont fait avec les décors naturels, comment la mise en scène vient des contraintes d'un espace avec lequel il faut se coller. C'est là que la croyance devient possible pour moi.

On devine un même refus de l'uniformisation des corps et des visages chez vous par rapport à ce que l'on voit habituellement.

Pour moi, c'est presque la fonction première du cinéma, une fonction anthropologique : l'émerveillement de la singularité. C'est pour ça que j'ai toujours aimé la comédie italienne, la Nouvelle Vague, les films de Diagonale... Pour ces irruptions d'acteurs qui ne sont pas normés. Aujourd'hui, c'est devenu

très compliqué, et avec les séries j'ai envie de dire que c'est presque foutu. La prise de pouvoir dans les années 90 des directeurs de casting et des agents artistiques a complètement changé la donne : les acteurs n'ont plus accès aux réalisateurs, tout est filtré par un système. Dans *Seuls les pirates*, la question ne s'était pas posée si explicitement : j'avais écrit pour des gens du conservatoire de théâtre d'Orléans que j'avais connus dans ma jeunesse. Je voulais voir ce qu'ils étaient devenus. Et j'ai vu très vite qu'il y aurait un côté hirsute, ce qui me stimulait beaucoup, puisque ça permettait à la mise en scène de chercher ce que chaque comédien dégageait.

***Seuls les pirates* est aussi un film narrativement beaucoup plus complexe que *Des garçons de province*.**

Le personnage principal était très inspiré de la situation de l'acteur, Ludovic Douare, qui allait vraiment être expulsé de son théâtre et avait un cancer de la gorge. Tout le film a été fabriqué dans cette urgence, d'où le désir de faire cohabiter tout l'écosystème de personnages autour de lui. Entre les deux films il y a eu *L'Été nucléaire*, qui a introduit une carte beaucoup plus classique. Pour *Des garçons de province*, je ne voulais surtout pas le grand arc narratif, le *coming of age* provincial... J'ai eu plus envie de la nouvelle que du roman, ça me semblait plus juste pour approcher cette fragilité. Avec mon co-scénariste, Michaël Dacheux, on s'est beaucoup demandé s'il fallait créer des liens narratifs entre les trois histoires, ou bien qu'elles fassent corps de façon plus souterraine. On est finalement partis là-dessus, et si l'addition des trois raconte quelque chose de commun, ça passe plus par la structure que par le récit : le seul lien visible est Léo Pochat, acteur qui joue dans la première et la dernière histoire, semant le doute – est-il le même personnage ou pas ?

Dans les deux films, il y a une même scène de séance photo, mais inversée : dans *Seuls les pirates*, un jeune homme prend en photo son oncle déguisé ; dans *Des garçons de province*, c'est un homme plus âgé qui prend en photo un jeune déguisé, qui ensuite se fait passer pour son neveu.

Absolument, et je ne me suis rendu compte de cette proximité que récemment, en voyant *Dracula* de Coppola. Un jeune homme qui s'achemine vers

une demeure où il a rendez-vous avec un homme plus âgé, plus ou moins un inconnu, un peu inquiétant... Surtout avec le personnage de Serge Renko, qui a un côté Dracula. Lui aussi se déguise, d'ailleurs, puisque le garçon lui demandera de s'habiller avec sa tenue quotidienne de prof d'espagnol. Il a compris que le costume est partout, avec ou sans séance photo. C'est pour ça que le déguisement compte autant pour moi : choisir le bon costume parmi tous les costumes possibles qu'on nous offre ou nous impose.

***Seuls les pirates*, qui est votre premier long métrage de fiction après plusieurs documentaires, raconte d'une certaine manière cette transition dans votre cinéma, avec un début plus documentaire qui s'efface progressivement et s'habille de fiction, en partie grâce au personnage du neveu avec ses rêves aventuriers.**

Je voulais que le film raconte l'accès de personnages qui ont des problématiques très quotidiennes à du romanque, à une dimension héroïque qui est souvent empêchée et masquée. Le neveu y a un accès direct, et grâce à lui, et à ce côté *Moonfleet*, cela s'infuse dans la suite du film. Ils deviennent tous des héros : leur vaillance est éclairée par l'irruption du romanque.

Vous alternez tournages et écriture sur le cinéma : un livre sur Rita Hayworth qui vient de paraître aux Éditions de l'œil, après que vous en avez consacré un à Guy Gilles et un autre à *Agent X 27* de Josef von Sternberg, ainsi que des articles dans *Trafic* ou récemment dans les *Cahiers* au sujet de James L. Brooks (n° 791)... S'agit-il pour vous de deux exercices qui se confondent ?

Écrire permet que le cinéma soit présent quand je ne tourne pas. Dès le début, les deux choses se sont confondues. Mais je dois dire que ma cinéphilie me pèse, comme cinéaste. J'essaie de ne pas trop m'en servir, parce que c'est l'amour d'un cinéma qui n'a plus cours, même si je suis très curieux de tout ce qui sort. C'est presque un combat permanent pour me défaire de cette expérience un peu lourde de spectateur qui génère un manque de liberté. Et c'est par l'écriture que je peux m'autoriser à donner libre cours à ma cinéphilie.

Entretien réalisé par Fernando Ganzo à Paris, le 18 janvier.

INÉDIT

Superbe film d'atmosphère, Des garçons de province impose Gaël Lépingle comme un cinéaste à part.

C'est l'homme des étonnants parcours. On a d'abord connu **GAËL LÉPINGLE** à travers son étude sur le cinéaste Guy Gilles (parue chez Yellow Now), et on peut le lire à nouveau ce mois-ci, avec le livre qu'il publie sur Rita Hayworth (aux éditions de l'Œil). L'an dernier, on découvrait son premier long métrage de fiction, *L'Été nucléaire*, un film catastrophe dont on aimait surtout les paysages de campagne, déjà présents dans son documentaire *Julien* (à voir sur la plateforme Tënk). Le voici de retour avec une double sortie : *Seuls les pirates*, qui date de 2018 et nous a laissés quelque peu dubitatifs **1**, et **DES GARÇONS DE PROVINCE**, qui l'impose une fois pour toutes. Le parcours à part se poursuit et s'enhardit : dans des coins perdus de l'Aube et du Loiret, l'aventure arrive. Une troupe de drag-queens vient donner un spectacle dans un restaurant. Un jeune homme met des sandales à talons pour marcher dans la rue. Un autre vient faire des photos chez un homme seul, qui aime faire porter des vêtements théâtraux à ses modèles. Au fil de ces trois histoires où tout est de passage, Gaël Lépingle fait se croiser des lieux ordinaires, habités par la solitude, et des rêveurs prêts



pour l'extraordinaire. Ainsi, le restaurateur, qui partirait bien sur les routes avec le cabaret ambulante, et le photographe amateur, qui réinvente ceux qu'il invite devant l'objectif. Superbe film d'atmosphère, *Des garçons de province* crée simultanément un romanesque en effervescence et une mélancolie poignante, qui frôle le vide du désenchantement. Un bonheur de cinéma.

– **Frédéric Strauss et Hélène Marzolf**

Des garçons de province, entre romanesque et mélancolie. Avec Léo Pochat.



En salles.



L'OBS

Des Garçons de province



♥♥ **Comédie dramatique française par Gaël Lépingle, avec Léo Pochat, Yves-Marie Batek, Édouard Prévot (1h24).**

Trois historiettes successives, sur fond d'homosexualité vécue en province : un garçon croise une troupe de saltimbanques, un adolescent traverse sa ville en talons hauts, un modèle pose pour des photos érotiques... La mélancolie traverse le film, dans un contexte inhabituel (généralement, les scénarios gays se déroulent en milieu urbain), avec le sentiment d'un temps suspendu, et des personnages qui sont toujours au bord d'une séparation. Gaël Lépingle (« *L'été nucléaire* », « *Julien* ») aime ces espaces d'un désir fugace, ces moments de choix, ces regards croisés. Du cinéma léger – mais peut-être moins léger qu'on ne le croit. Du même cinéaste, sort en même temps un film de 2018, « *Seuls les pirates* », chronique d'un petit théâtre condamné qui s'obstine à continuer à vivre. À découvrir. **F.F.**



Cinéma

« Last Dance », « Aftersun », « Arrête avec tes mensonges »... : les sorties ciné LGBT du mois de février

Publié le 31 janvier 2023 à 15 h 44 min

En février, pas moins de 11 films queer viennent éclairer les écrans de nos salles obscures. De la Russie à la France en passant par les États-Unis, entre documentaires, horreur et comédie, zoom sur ces œuvres singulières.

« Des garçons de province », le 1er février

Gaël Lepingle continue de se construire en marge du cinéma français, avec de beaux films souvent étonnants. Avec *Des garçons de province*, le réalisateur met bout à bout trois histoires sur le quotidien de jeunes gays vivant loin des grandes villes. Ainsi, alors que les récits gays sont souvent concentrés dans des milieux urbains, Lepingle évite cet écueil et décentre ses personnages pour des histoires amoureuses, mélancoliques et charnelles.



Jolan Maffi

Les Inrockuptibles



“Seuls les pirates”, Gaël Lépingle filme avec poésie les marges

par Arnaud Hallet
Publié le 31 janvier 2023 à 15h51
Mis à jour le 31 janvier 2023 à 15h51



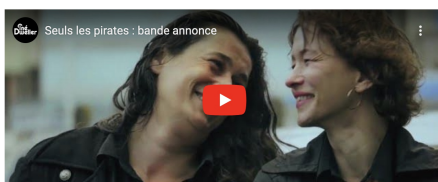
Ayant notamment et grandement contribué à la redécouverte du cinéma de Guy Gilles ces dernières années, on peut se réjouir que Gaël Lépingle, cinéaste discret à l'œuvre jeune et marginale, trouve aujourd'hui une distribution pour son long métrage de 2018, “Seuls les pirates”. Le film bénéficie d'une sortie groupée avec son dernier film, “Des garçons de province”, un triptyque sur la jeunesse queer des bourgs.

Alors qu'un grand projet de rénovation urbaine à Orléans menace d'expulser Géro hors de chez lui, cet excentrique comédien *vintage* mène sa résistance dans son micro-théâtre en bord de ville. Géro est atteint d'un cancer, ce qui diminue fortement sa voix et le contraint à s'exprimer avec un chuchotement rauque, ce qui ne manque pas de créer un décalage étonnant dans chaque échange, chaque scène a priori banale. Et c'est toute la malice du film, de constamment faire un léger pas de côté depuis ce qui peut s'apparenter à un réel monotone (notamment le territoire repoussant de l'administration).

Le film tente alors de trouver son propre antidote à l'expulsion et se demande comment ne pas être mis hors-jeu (plus de voix, plus de scène), hors-monde. Une forme d'absurdité se dégage du film par ses espiègleries (un personnage déclame soudain en milieu de séquence ce qu'il s'y passe en arrière-plan, chacun s'improvise clandestinement narrateur...) et c'est tout un branle-bas de combat qui s'organise dans la mise en scène elle-même, faite de débrouilles et de semi-improvisations. Les séquences sont ainsi montées comme des fables mi-politiques, mi-magiques, et dessinent peu à peu tout un réseau de rêves enfouis qui documentent comment peut se construire un îlot de la résistance. La mise en garde est répétée : que le sang se déverse dans les villes, que dégueule la terreur.

Alors, seuls les pirates quoi ? Seuls les pirates cherchent ici une forme de banditisme esthétique, à l'abordage d'un espace inexploré et rêvé, celui qui serait précisément à bonne distance entre deux enfers, habitable en somme.

Seuls les pirates de Gaël Lépingle – Sortie le 1er février 2023



Seuls les pirates : de l'humain au milieu des bulldozers

Produit en 2018 avant d'être repoussé par le Covid, *Seuls les Pirates* de Gaël Lépingle sort enfin en salles ce 1er février. Cette comédie sociale, légère malgré la gravité du sujet, peint une fresque sociale des territoires uniformisés par l'urbanisation croissante en France.

Publié le Mardi 31 Janvier 2023 - Pablo Patarin



**SEULS LES
PIRATES, DE
GAËL
LÉPINGLE, 2018,
89 MINUTES,
FRANCE**

Un projet d'éco-quartier prend forme dans une bourgade perdue quelque part en France. Le logement de Géro, sorte de saltimbanque anarchiste, est menacé de destruction au profit d'une extension de route, de même que son théâtre de poche "Le phare". Au milieu de la tempête, son neveu Léo vient passer quelques temps sur place, car interdit de séjour en Ile-et-Vilaine après avoir occupé sa faculté l'an passé. En l'espace de 88 minutes, Gaël Lépingle livre un film profondément humain, porté par des interprétations touchantes, presque désespérées. Il y met en lumière l'impact social de l'urbanisation sur les territoires périurbains, évoquant la bétonisation, la bureaucratie, la répression, et les expressions de solidarité qui y font face.

Inspirée de faits réels, *Seuls les pirates* tourne en ridicule, mais avec élégance, les discours institutionnels cherchant à vendre des projets de construction se voulant concertés. Mais ce sont aussi et surtout les liens sociaux qui sont au cœur du film de Gaël Lépingle, récompensé par le Grand prix de la compétition française au FID Marseille en 2018. Le jeune homme bienveillant et rêveur, la vacataire de la mairie cherchant à obtenir la garde de son enfant, une élue défendant coûte que coûte son plan d'aménagement... Autant de personnages crédibles, de pirates modernes qui déambulent dans des paysages en plein bouleversement, où la froideur du goudron s'immisce sans cesse un peu plus. Si la narration peut sembler nébuleuse, au même titre que le sévèrement critiqué *L'Été nucléaire* du même réalisateur sorti en 2020, cette production a le mérite de mettre en exergue des préoccupations contemporaines avec esprit et sans fioriture. Réalisé l'an passé par Gaël Lépingle, le film *Des garçons de province*, qui traite du rapport à l'homosexualité de jeunes hommes hors de la capitale, sortira lui aussi ce mercredi 1er février.



FRENCH MANIA

Des garçons de province de Gaël Lépingle

par Diane Lestage | 1 Fév 2023 | CINEMA,



Triptyque queer

Avant d'être possiblement réunis dans une même séquence épilogue d'un cabaret drag parisien, entonnant « *On ne meurt plus d'amour* » de la chanteuse Robi, les personnages des *Garçons de province* de Gaël Lépingle évoluaient dans différentes histoires, trois courts métrages comme les nouvelles d'un même recueil faisant film. Ce qui relie Youcef, Jonas et un jeune homme non nommé ? Tous trois sont des garçons qui aiment les garçons et dont le territoire géographique est appelée province, soit la France qui n'est pas Paris. Celle où il est encore moins aisé d'assumer son homosexualité. La province a toujours été terre cinématographique du cinéaste : des documentaires – où il filmait le Tarn dans son moyen métrage *Une jolie vallée*, la Beauce dans son premier long métrage *Julien* – aux fictions : *L'Été nucléaire* dont l'action se déroulait dans L'Aube et dans la ville d'Orléans pour *Seuls les pirates* (également en salles ce 1er février). Rêves enfouis, désir de partir, obligation de rester... Il y a quelque chose des romans d'apprentissages du XIXe siècle qui se joue en creux de ces représentations du milieu gay essentiellement citadin d'ordinaire. Ici, dans la première partie de ce triptyque des *Garçons de province*, Youcef (Yves-Batek Mendy) travaille dans une boîte de nuit et s'appête à passer une vie rangée avec son compagnon propriétaire d'un restaurant quand débarque temps d'une soirée une compagnie de drag queens. La vitalité et la spontanéité de cette joyeuse bande vont momentanément bouleverser la stabilité et les désirs de Youcef. Comme un passage entre le premier et le troisième film, un jeune garçon (Édouard Prévot) ose déambuler en talons aiguilles dans les rues d'un village où dans ces rues désertiques évoquant presque un cadre de western, seul le spectateur peut l'observer. La dernière partie raconte en quasi huis clos la rencontre entre Jonas (Léo Pochat) et Mathieu (Serge Renko), professeur d'histoire cachant son homosexualité, mais dans l'intimité de sa demeure, photographe amateur capturant des clichés érotiques de jeunes garçons affublés de costumes de théâtre. Tous liés par le déguisement comme une affirmation, trois instants de vies, trois solitudes mélancoliques saisis en cours de route par le regard et la caméra de Gaël Lépingle dont le romanesque s'inscrit pour longtemps dans les mémoires.

Réalisé par Gaël Lépingle, écrit par Gaël Lépingle et Michaël Dacheux. Avec Léo Pochat, Yves-Batek Mendy, Édouard Prévot, Serge Renko... – 1h24 – France – En salles le 1er février – La Traverse.

Le Canard enchaîné

Des garçons de province

Etre queer loin du bouillonnement de grandes villes, dans de petits bourgs où suinte un ennui pesant, voilà le sujet auquel s'est attaqué Gaël Lépingle, à travers trois saynètes qui explorent les thèmes du coup de foudre, du départ, du secret et du travestissement. Cela donne un film subtil, très maîtrisé, qu'il ne faut pas laisser passer. – **A.-S.M.**